

VÉLO DÉCOUVERTE EN ARAGÓN.

(Du 5 au 19 septembre 2021).

Préambule.

Malgré la richesse de notre expérience ibérique, je vais tenter d'être plus bref qu'autrefois, du temps d'avant la Covid, ce, pour ne point lasser les lecteurs, participants de l'intérieur ou curieux de l'extérieur. Ce qui est une gageure, vu la durée du séjour, une à deux pages pour relater les faits et gestes de chaque journée me paraît un minimum, voire utopique, m'y tiendrais-je jusqu'à la fin, le laconisme n'étant pas mon fort, à l'instar de mon Concis Nouveau Président ?

Nous nous sommes lancés à dix dans la plus longue aventure du CC Ganges hors de ses frontières : Nadia, son ci-devant conjoint, Suzy, Patrick, Caroline, Laurent, mes cousine/cousin Dominique et Yves, Yolande et moi autrement surnommés Titite et Titi, d'autres ayant raccroché faute d'une condition physique suffisante. Pendant deux semaines, nous avons arpenté en voiture, à pied et à vélo les reliefs accidentés de la Province d'Huesca dans la Communauté Autonome d'Aragón avec un crochet sur le chemin du retour en Ariège pour partager quelques instants conviviaux avec nos amis Mirapiciens. Nous avons parcouru entre le 6 et le 19 septembre, 933 km et gravi 15 650 m, chiffres indicatifs car nous ne sommes pas tous égaux devant la patronne de la Petite Reine, la Vierge de Dorleta (eh oui, les pédaleurs ont leur sainte protectrice, enfin pas pour tous comme vous le verrez plus loin, et les impies aussi mais malgré eux), certains pédalant en zigzag, d'autres en danseuse, d'autres coupant les virages, d'autres n'en ayant jamais assez, d'autres se fourvoyant sur les chemins de traverse, d'autres encore frôlant l'infortune. Vous m'excuserez donc si vos additions journalières ne correspondent pas exactement aux indications ci-dessus, mais chacun d'entre nous n'est pas très loin de cette prouesse, avec plus ou moins de grâce et de facilité.

Vallées des Pyrénées aragonaises.

Le peloton se réunit à Laspaulès située à 1 429 m d'altitude dans le Comarque (regroupement de communes) de Ribagorce à proximité du Pico Ciballès (2 728 m) et à un peu moins de 500 km de nos chères Cévennes. Certains viennent de Ganges, d'autres, les Bourguignons, du fantastique Congosto du Mont Rebaï faisant frontière entre l'Aragón et la Catalogne où ils ont troqué pour un temps l'épinette et le b'nâton contre une paire de croquenots et une pagaie. Je conseille ce site exceptionnel aux amoureux de la nature, du canoë et de la randonnée (quidam sujet au vertige, s'abstenir pour la virée aérienne des passerelles : poussée d'adrénaline garantie).

Nous logeons dans trois spacieux chalets en bois et trinquons à la bonne réussite de ces vacances avant de dîner au restaurant du camping, tant pis pour les amateurs de 51, inconnu dans ce coin d'Espagne pourtant produit le plus vendu dans la proche Principauté d'Andorre où il a enrichi nombre de commerçants. La gent cévenole n'a pas assuré malgré les préconisations énoncées dans la check-list du voyageur, il lui restera le blanc cassis, le vin ou la bière pour oublier l'arôme anisé du Pastis ! Nous, les Côte-d'Oriens, nous nous en contrefoutons, nous n'affectionnons pas cette « bouillie » provençale peu répandue dans le pays des grands crus. Ajoutons, puisque nous sommes dans le domaine du liquide consommable, la confection par le cousin Yves d'un inopiné Limocello, petite entorse à son ostentation bourguignonne, mais n'a-t-il pas de lointaines origines italiennes ?

Laspaulès, dimanche 5 septembre (jour 01).

Vallée de Boi.

Réveil paisible, car le Pirate, dont nous regrettons l'absence ainsi que celle de sa Maïtié et d'autres, n'est pas là pour mettre le feu aux poudres dès potron-minet. Le petit-déjeuner est fixé à 8 h 30 et le départ aux environs de 9 h 42, horaires impensables en Pays Gangeois. Le ciel est bleu constellé de jolis moutonnements blancs et la température est passée de 16° au lever à 21° lorsque, fringants, nous enfourchons nos bicyclettes. La balade sera amputée de 25/30 km car la route d'Espès donnant accès aux spectaculaires Gorges d'Isabena est fermée en raison de travaux, ce qui, vous le verrez, est un bien pour un mal, compte tenu du chiffre inscrit au bas de cette page ! Le Col d'Espina (1 407 m), en contrebas de l'agglomération, annonce une longue plongée au travers d'un paysage champêtre et verdoyant. Cette dernière rejoint la N 230 qui relie l'Espagne à la France du côté de Saint-Gaudens par le tunnel de Veilha. Nous suivons la nationale très empruntée puis bifurquons sur la L 500 qui pénètre dans la remarquable Vallée de Boi (867 m). Nous montons régulièrement jusqu'au fond du cirque dominé par des sommets dépassant les 3 000 mètres, puis vers le barrage de Capallars (1 798 m) par un raidillon que j'escalade les doigts dans le nez, une photo l'attestant. Le goudron s'arrête là. Nous sommes rattrapés par nos compagnes qui vont gambader sur les rives du lac jusqu'aux cascades de Riumalo (1 940 m) aux portes du Parc National d'Aigüestortes.

La descente est grisante car le macadam est d'excellente qualité, les virages bien relevés et le trafic pratiquement nul. Nous faisons halte à Barruera pour déjeuner : le prix est très correct (incomparable avec ceux de chez nous), les plats de qualité, le garçon preste, sans fantaisie mais performant.

Plus bas (1 013 m), nous quittons la vallée pour emprunter à gauche une option facultative de l'itinéraire qui grimpe dans la Sierra del Riconco : le panorama est splendide, les villages soigneusement restaurés, la chaussée étroite et très bosselée avec des pourcentages de 8, 9, 10 % parfois davantage. Un virage entre ombre et lumière recouvert de gravier vers Igüerri est fatal à Patrick qui ramasse une magistrale gamelle, bilan : le séant, face droite meurtrie sous un cuissard déchiré et une patte de dérailleur tordue. Pour la réparation de l'homme et de la machine, nous trouvons portes closes à la pharmacie et au magasin de cycles d'El Pont de Suert. Nous ne sommes pas encore habitués aux horaires espagnols, il n'est que 16 h 00, la sieste n'est pas terminée !

Il continue cahin-caha jusqu'au pied de l'ultime ascension avant de déclarer forfait. Laurent part en éclaireur pour récupérer son bolide. Nous abandonnons notre estropié à son triste sort mais le nôtre n'est guère plus enviable car la montée du Col de Espina est rude (d'abord 5 à 6 % sur 4 km et ensuite 8 % sur les 7 à 8 derniers), j'en bave comme jamais, malgré les encouragements de mon Facile Nouveau Président, pensant à ma Titite qui se la coule douce avec ses copines. « Les doigts dans le nez » n'étaient qu'une chimère. Laurent a mis le turbo au volant de sa Peugeot étincelante, a étalé, parce qu'on le sait fort méticuleux, une couverture sur le siège pour le préserver des salissures de la plaie suintante de notre éclopé. Comble de l'ironie, un gros et poilu toutou, vagabondant alentour, a décidé de s'installer au volant puis à l'arrière sans s'essuyer les pattes et en secouant son pelage poussiéreux. Aux dires des Bravettes qui ont rejoint les lieux, notre bon saint-bernard, yeux écarquillés, bouche pincée et cheveux dressés sur le caillou, (là j'exagère un peu) en oublie sa mission salvatrice pour se jeter sur le pauvre canidé qui ne réclamait qu'une caresse et un peu de confort : sourcilieux le Cigalois ! Je crois que notre rouleur guignard s'est assis avec circonspection et qu'il a

serré les fesses chez le mécano et l'infirmière, tout au long du trajet et qu'il s'est extirpé de l'habitacle, les membres ankylosés à Laspaulès !

L'équipe au complet est de retour en fin d'après-midi, les plus courageux piquant une tête dans l'eau fraîche de la piscine, pendant que les plus frileux préparent l'apéritif. Aujourd'hui, dans la douceur crépusculaire d'une fin d'été ibère-hic, une nouvelle et inconcevable mixture a vu le jour : le rosé cassis, qu'on pourrait baptiser Kirose (aucune paronymie, bien sûr avec ce mal qui ronge le foie des buveuses et buveurs excessifs) ! J'ai presque honte d'être Dijonnais, capitale mondiale du Kir où il vit le jour au début du vingtième siècle, mais le mariage d'un vin rosé du Languedoc à 14° avec une crème de cassis de Bourgogne à 20° s'avère être un agent de sapidité acceptable, pour remédier aux affres de la déshydratation à l'heure de l'apéro : voilà au moins un sujet de concorde entre les deux régions, auquel Messire Pastaga, irréductible consommateur du petit jaune, n'adhère pas !

Laspaulès, lundi 6 septembre (jour 02). 97 km et 2 100 m de dénivelé.

De Laspaulès à Ainsa.

Nous quittons à regret notre confortable hébergement pour rejoindre Ainsa par le chemin des écoliers, Patrick arborant une tenue pour le moins surprenante : il a découpé un large trou dans son cuissard pour éviter les frottements sur sa blessure. Voilà qui pourrait titiller de salaces Aragoneses, voire quelques folles de la pédale mais la région est peu peuplée, aussi sommes-nous quasiment les seuls à profiter de l'exhibition, du moins ceux qui süssent sa roue. Nous dégringolons à vive allure la N 260 où nous avons tant souffert hier, tournons à droite sur la A 1605, traversons la Valira de Castanesa qui roule des eaux claires et entamons la première difficulté du jour, le Puerto de Bonansa (924/1 380 m sur un peu plus de 5 km, je vous invite à calculer le pourcentage moyen de cet obstacle). Sur le versant opposé, la pente est encore plus sévère, il faut dire que le paysage est considérablement tourmenté et d'une beauté digne d'intérêt, du moins pour ceux qui lèvent le nez ! La route rejoint le cours du Rio Isabena qui se faufile d'abord dans un défilé très évasé avant de s'enfoncer dans une étroite et spectaculaire gorge entrecoupée de plusieurs tunnels dont le dernier débouche sur une vallée verdoyante et un autre monde.

Vers Obarra, nous virons plein ouest sur la HU V 9 401 qui relie la ville de Campo via la tranquille Valle de Lierp (c'est de l'espagnol). Nous y clôturerons ce périple, la semaine prochaine à l'hôtel Los Nogalès devant lequel nous marquons une pause. Surprise, la porte est cadénassée, les rideaux tirés, les volets clos et le parking vide ! Serait-il fermé comme beaucoup de ses confrères depuis la fin des vacances d'été ? Mais non, un grand bonhomme débonnaire, prénommé, je crois, Alvaro, vient à notre rencontre, il est au courant de la réservation d'un groupe de Français qu'il cherche désespérément sur son écran, un féru d'informatique, que je ne saurais blâmer ! Nous lui confirmons notre venue les 16 et 17. Il nous propose des menus pour les dîners et petits-déjeuners que Patrick a des difficultés à comprendre tellement la voix de Señor el Hotelero est discordante, de mon côté, je n'ai perçu que le mot « pasta » ressassé dans chaque phrase, j'ai l'impression qu'on s'empiffrera de nouilles en entrée, en plat, en dessert et le matin avec le café ?

Nous mangeons un morceau au restaurant de l'hôtel Cotiella puis nous nous séparons : notre Courageux Nouveau Président et Laurent prennent la direction de Laspaulès pour récupérer la troisième voiture via le superbe Congosto de Ventamillo et le redoutable col de Fadas (1 470 m, rarement sous la barre des 8 %) ; Patrick, Yves et moi, en sens inverse avec une non moins effroyable

grimpette de 5 à 6 km à 9 % après Murillo de Liena, large, sans intérêt et presque rectiligne, une Cardonille géante : l'expression « dur dur » peut s'appliquer au Col de Foradada qui n'a pourtant que 1 020 m d'altitude : à chaque tour de pédale, mes pensées vont vers mon Aimée : imaginez, à raison de 220 centimètres par révolution, l'intensité de ma « pensada » à son rencontre et le nombre de fois où j'ai prononcé le nom « Titite », parfois au ralenti espaçant les syllabes, tellement la torture était terrible. Dire que nous reviendrons par cet itinéraire jeudi en huit !

À hauteur d'Arro, nous sortons du grand axe pour suivre la HU 0106 Aa à droite avec à proximité, une colossale chaîne rocheuse dépassant les 2 000 mètres, La Pena Montanesa. Ça monte, ça descend, ça tourne dans un enchevêtrement fort agréable de ravins parfois profonds puis après un stop à Los Molinos, le relief s'accroît brutalement, chacun roulant à sa main, Yves loin devant, puis Patrick et nettement distancé Titi qui se demande ce qu'il est venu faire dans cette galère où pour arranger les choses sévissent des nuées de mouches. Il est à noter que cet infernal insecte vole plus vite qu'un vieux pédaleur sur un « rampailou » et que debout sur les pédales s'il y parvient, il lui est impossible de les distancer, heureusement qu'après une grimpe vient une descente et là, Pépère, arrière-grand-père maintenant, est plus vélocité que ces pugnaces diptères ! Vers Torrelisa, le cousin est revenu épauler son aîné de quatre ans, Patrick en a profité comme je l'écrivais en préambule pour se fourvoyer sur des chemins improbables vers Araguas, raccourci pour Ainsa alors que nous avons décidé de pousser jusqu'à Ceresa, les panneaux indicateurs étant clairs (contrôle effectué sur Google map). Il tournicoterait dans ce secteur agricole avant de croiser lui aussi Madame Mosca en myriades déchaînées et la bonne voie mais pas ses coéquipiers. Comme moi, je crois qu'il a observé qu'en piquant un sprint, ces bestioles lâchaient prise vent debout. Vers Ceresa, une mauvaise route dévale jusqu'au charmant bourg de Laspuna où les commerçants dressent leurs étals pour le marché. Après nous être faufilés dans les ruelles tortueuses et pavées, une descente sinueuse nous amène sur le pont du Rio Cinca puis sur l'A 138. À vive allure, nous parcourons les dix kilomètres jusqu'à Ainsa. Après avoir bu un verre sur la terrasse du Pirineos Bar nous nous rendons au camping niché sur un coteau ombragé en contre-haut du Barranco del Soto.

Nous précédons de peu Les Bravettes, qui ont déambulé dans les vieilles rues et ruelles de la citadelle, puis notre Dévoué Nouveau Président et Laurent mais de Patrick que nenni, où est-il donc passé ? Sa Suzy s'inquiète. Notre gaillard surgit alors que nous sommes devant un rafraîchissement, c'est ainsi que nous avons appelé pour plus de discrétion, le rosé frais ! Il s'est égaré comme je l'imaginai au croisement après Los Molinos au milieu des prairies et fermes du plateau, peut-être pour étudier le comportement de la mouche attirée par d'éventuelles ripailles sur un haut de cuisse tuméfié ?

Le terrain où nous séjournerons quatre nuits est presque vide, les chalets sont plus sommaires que les précédents, par contre aussi chers. Nous dînons médiocrement en ville sous l'auvent de l'hôtel Meson après le dorénavant traditionnel apéritif maison, mais toujours pas de Limocello avant dix heures du soir, pourtant promis à Laspaulès par Yves !

Malgré la galipette, la bévue du Pastis et la restriction énoncée la ligne ci-avant, le bonheur s'installe !

Ainsa, mardi 7 septembre (jour 03). 107 km et 1 670 m de dénivelé.

Vallée d'Ordesa et Gorges d'Anisclo.

Après un consistant petit-déjeuner concocté par Nadia, confiturière de premier ordre, sur le patio de l'un de nos bungalows, nous prenons la direction d'Escalona, carrefour vers la Vallée d'Ordesa et le Canyon d'Anisclo. Peu après le rond-point (612 m) où un panneau indique Fanlo 21 km, le col du jour, la EU 631 sinue dans une vallée verdoyante couverte de cultures, de prairies, de friches et de bosquets ; le tableau serait presque bucolique s'il n'était pas dominé par les imposantes montagnes du spectaculaire Parc National proche. Après la traversée d'une forêt de conifères, nous abordons une zone encaissée puis le fameux canyon où dévale le Rio Bellos, maître d'œuvre de cette fantastique fracture aux gigantesques parois dépassant 4 à 500 mètres, où se succèdent cascades, rapides, bassins naturels et parfois biefs tranquilles. La route n'est pas en très bon état, étroite mais fort heureusement en sens unique car il y a de la bagnole. Nous pouvons nous arrêter là où bon nous semble ce qui n'est pas le cas des automobilistes, limités à de rares emplacements sur les bas-côtés. Après 8 ou 9 km, nous arrivons au parking de San Urbez, point de départ de nombreuses randonnées dont celle qui conduit à l'ermitage éponyme mais surtout celle pénétrant dans la partie accessible aux seuls marcheurs, plus grandiose encore, jusqu'au piémont des pics élevés du sanctuaire qui marque la frontière avec la France à l'adret du Cirque de Gavarnie. Un peu plus haut, nous parvenons à une très grande aire de stationnement appelée Tella, l'altimètre indiquant 1 014 m, soit 400 mètres de plus sans s'en rendre compte tellement le décor nous fait oublier la pente. À gauche, on rejoint par un itinéraire bis très pittoresque Escalona, à droite, on entame la véritable ascension du col de Fanlo (1 383 m) comportant plusieurs raidards sévères. Avec une pensée pour Amandine, je ne réitère pas mes excès des jours précédents me contentant de pédaler sans entrer dans le rouge, du moins dans la mesure du possible car les cuisses renâclent bien avant que le cœur ne batte la chamade. Qu'on ne se méprenne pas, ce charmant prénom n'est pas celui d'une dulcinée imaginaire mais celui de la cardiologue qui après avoir décelé la nonchalance de mon ventricule gauche m'a prescrit outre des médicaments à vie, une pratique raisonnée de l'effort en selle, cependant autant que je le souhaite. Je ne crois pas l'avoir bien comprise et écoutée pendant ce début de séjour, mais promis, je vais me corriger !

Là-haut, la route bascule pendant une dizaine de kilomètres sur les flancs de la Sierra de Corona parallèle au Rio Chate jusqu'au village de Sarvisé : que du bonheur pour les descendeurs dont je ne suis plus depuis ma magistrale culbute aux Baléares : tout fout le camp ! Nous déjeunons dans une charmante auberge avant de reprendre notre course vers un cul-de-sac dont je suis le spécialiste, la Vallée d'Ordesa. La chaussée monte imperceptiblement dans le val de Broto puis tourne à angle droit, franchit le Rio Ara qui marque l'entrée ouest du Parc National d'Ordesa dominé par l'exceptionnelle silhouette du Mont Perdu s'élevant à 3 355 m. Le site est vraiment très beau et nous profitons du spectacle malgré le dénivelé de plus en plus important, surtout moi, habitué à pédaler tête en l'air et nez au vent, y compris dans la difficulté comme chacun sait. Les derniers kilomètres sont interdits sauf aux marcheurs et aux cars de tourisme, le gardien dans sa guérite est formel aux dires de notre interprète, sans donner de raison : « no pasamos ! ». Intérieurement je ne m'en plains pas car le final de 4 à 5 km comporte de coriaces coups de cul.

Il ne nous reste plus qu'à redescendre à Sarvisé puis à Fiscal au milieu d'une forêt dense, là, nous filons vers l'est/sud-est le long du Rio Ara dans une campagne que je n'imaginai pas aussi belle. La trentaine de km qui nous sépare de notre bercail est avalée à très vive allure sous l'impulsion de Laurent et d'Yves, parfois de Patrick et rarement de moi. Comment font-ils ces deux lascars pour enrouler avec tant d'aisance, le cinquantenaire on comprend mais le presque septuagénaire, on s'interroge, il doit se shooter au Limocello en loucedé quand la chambrée est endormie. À ce jeu,

notre Fougueux Nouveau Président n'est pas à la noce et nous devons l'attendre avant de franchir groupés, le panneau d'Ainsa.

De leur côté, les Filles ont fait une balade matinale vers le Mirador de Cinca qui domine le triangle formé par la confluence des Rios Cinca et Ara. De là, la vue est à 360° avec les Pyrénées au nord, le remarquable affleurement rocheux de la Pena Montanesa qui culmine à 2 295 m et dans le lointain vers le sud-ouest le massif de la Sierra de Guara. Après déjeuner, elles sont allées visiter le village d'Usana aux ruelles étroites et voûtées : une journée chargée dont elles reviennent enchantées, même si elles n'ont pas crapahuté comme à leur habitude avec Jacobus l'Intrépide, gourou de Saint Baudilio de Peducis.

Après une douche réparatrice et un bon « rafraîchissement », nous allons dîner en ville au Dos Rios où se pressent les derniers touristes de la saison. Le repas est de qualité, copieux et encore bon marché. Il est à remarquer qu'ici, on ne nous demande ni le pass, ni de mettre un masque si on l'a oublié et que les flacons de produit hydro alcoolique sont quasi inexistant, probablement détournés par un affreux margoulin pour être revendus sous le manteau dans les bazars du Pas-de-la-Case. Seule la limitation à six par table en intérieur est de rigueur et encore pas systématiquement. De plus, il n'y a aucun contrôle aux frontières comme nous l'ont seriné nos autorités ! Même si un certain nombre d'Espagnols respecte les consignes sanitaires, le pays est moins timoré qu'outre Pyrénées.

Ainsa, mercredi 8 septembre (jour 04). 109 km et 1 700 m de dénivelé.

Vers le Gargantas de Escuin.

Nous déjeunons au restaurant du camping : jus d'orange, café ou thé, deux malheureuses tartines grillées, des carrés de beurre et des dosettes de confiture insipide, rien de bien gargantuesque pour affronter les versants abrupts qui nous entourent. Nous attaquons par une bosse menant à El Pueyo de Araguas, marqué d'un trait noir sur la carte dans sa seconde moitié, c'est-à-dire une laie forestière mais il s'avère qu'elle a été goudronnée récemment et par-dessus tout qu'elle est très pentue jusqu'à Torrelisa, là même où nous nous sommes égarés mardi. Patrick reconnaît les fermes et leurs hôtesse ailées qui paraissent se rappeler de lui car nous sommes assaillis de toute part, heureusement, le terrain s'aplatit et à vingt-cinq ou trente kilomètres à l'heure, nous les distançons sans peine, sauf quelques-unes accrochées à nos poils de barbe. À Ceresa, notre Affamé Nouveau Président ayant sa collation dans les talons se rue sur les mûriers qui bordent les champs puis sur un pêcher aux fruits encore verts. Une fois rassasiés, nous repartons vers Laspuna puis l'A 138 et enfin le rond-point d'Escalona. Sorti de sa morne Celtitude, notre Étiolé Nouveau Président décide de jeter l'éponge et de rentrer au bercail. Nous continuons notre virée sur la petite route à droite de celle indiquant Anisclo. Un écriteau comme les bornes jalonnant nos grands cols précise que nous serons confrontés à une ascension de 1re catégorie sur une dizaine de kilomètres incluant les pourcentages tous les mille mètres. L'épreuve s'annonce ardue sauf pour Yves et Laurent, grimpeurs du groupe qui nous distancent rapidement, Patrick limitant les dégâts mais déclarant forfait avant Santa-Maria dans un raidillon de légende ou pour une prière à la sainte autochtone. Le but étant le Gargantas (aucune analogie avec Gargantua, le héros de Rabelais, la traduction de ce mot est gorge profonde), je décrète de continuer malgré les conseils de l'au-delà de ma chère Amandine et des quadiceps douloureux mais avec le soutien de Laurent venu à ma rencontre. Ce dernier est surpris de jamais me voir pédaler en danseuse lorsque le dénivelé se durcit, sauf poursuivi par une nuée de mouches : a-t-

il déjà vu un petit rat d'Opéra en tutu de 85 kg ? À Puértolas, un panneau au pied du village affiche 25 %, mais une bifurcation évite ce mur dantesque. Plus loin, nous atteignons une fourche avec Escuain à droite et Bestué à gauche, notre projet est le premier mais Laurent pense qu'Yves est sur le second car il ne l'a pas vu devant. Nous continuons un moment puis décidons de faire demi-tour car il tombe des gouttes annonciatrices d'une violente averse et notre but en impasse est encore à 6 ou 7 km, moitié côte, moitié descente. Le retour est rapide malgré un goudron granuleux et nous retrouvons nos deux compères, Patrick et Yves attablés devant une bière. Méprise vers le sommet, le cousin ne nous voyant pas, a pensé que nous étions partis vers Bestué, comme quoi, il est impératif de s'attendre au croisement. Le ciel est menaçant et nous endossons nos impers. Taquin l'ami Gardois lorsqu'il me voit enfile le mien : « pas facile à fermer avec une bosse derrière, un sac et une devant, une bedaine » me dit-il, sourire en coin. Le retour à Ainsa est mené tambour battant sur un terrain pratiquement plat qui me convient davantage sous une pluie abondante qui s'atténue lorsque nous pénétrons en ville. Nous montons boire un verre sur la Plaza Mayor de la Vieille ville des XII et XIIIes siècles. Cette cité médiévale est classée parmi les plus belles d'Espagne, je veux bien le croire. En redescendant, nous surprenons notre Assoupi Nouveau Président au lit où il se requinque tant bien que mal en vue des épreuves de demain.

Les Bravettes rentrent un peu après nous, elles sont allées, comme nous leur avons conseillé la veille, à Anisclo pour une randonnée dans le Canyon jusqu'à l'ermitage de San Urbez et les hautes cascades proches où s'est aventuré un groupe de canyonistes. Une belle saucée les contraint à rebrousser chemin. Elles sont revenues par le magnifique itinéraire bis via Buerba et Puyarruego. Elles sont enchantées de leur journée.

Courses et dîner en ville. Nous sommes dans les starting-blocks pour le pousse-café promis depuis plusieurs jours par le Semurois, le Limoncello qu'il a préparé s'avère particulièrement réussi et du goût de tout le monde, enfin presque car notre troupe compte deux voire trois éléments abstèmes, terme barbare pour qualifier les gens qui ne boivent pas d'alcool. « Une tuerie » comme aimerait à le dire Gégé. Extinction des feux à 23 h 55.

En regardant les chiffres ci-dessus, vous constaterez que les instruments de mesure embarqués affichent 1 300 mètres en seulement 55 km, c'est assez phénoménal, du moins pour certains d'entre nous. Nous aurions plus du double si nous avions respecté le tracé initial.

Ne dites pas à Bruno dans quel pandémonium redoutable nous sommes, il nous croit, tranquilles, sur les doux vallonnements du piémont pyrénéen !

Ainsa, jeudi 9 septembre (jour 05). 55 km et 1 300 m de dénivelé.

Vallée de Gistain.

Ce matin, nous préparons nous-même notre petit-déjeuner, comme je les aime. Le ciel est grisâtre mais la température douce. Nous prenons congé de nos épouses à 10 h 15 ce qui a l'air de convenir plus à Patrick qu'à Laurent, d'humeur matinale, pas comme les retraités que nous sommes tous. Nous empruntons l'A 138 jusqu'à Tella Sin via l'imposant Congosto de las Devotas aux falaises à-pic et resserrées puis virons vers l'est sur la A 2609, le GPS oscillant aux alentours de 790 m. Jusqu'à Saravillo, le terrain s'élève graduellement (895 m et 5,5 km), puis se durcit aux abords de Plan (1 096 m et 6,5 km) pour se cabrer sur le final y compris dans les tunnels sombres avant d'entrer dans Gistain qui a donné son nom à cette superbe vallée montagnarde (1 415 m et 4 km). L'emplacement

de cette modeste commune, élégamment restaurée, étagée sur les pieds du massif de la Maladeta (+ de 3 000 m) est spectaculaire. N'y trouvant pas auberge à notre goût, nous redescendons jusqu'à Plan où l'accueillante terrasse du restaurant La Capiletta obtient le suffrage de tous. Le déjeuner, à l'image des précédents est de bonne facture 17 ou 18 € avec entrée, plat, dessert, boisson et café. De grosses gouttes annonciatrices d'un orage nous forcent à dégager sur les chapeaux de roues. Nous roulons tels des forcenés pour relier Ainsa, distante de 39 km, en guère plus d'une heure. Comme quoi après une harassante grimpe, il reste un peu de jus lorsque les éléments se déchaînent et que le relief allié au vent est favorable. Dans un tel exercice, notre Infortuné Nouveau Président n'est pas très à l'aise, lâchant plusieurs fois prise, notamment à hauteur d'un groupe de motards arrêté à cheval sur la chaussée et le bas-côté où une copieuse Madone (terme sarcastique employé par Laurent ou Patrick), fesses généreuses à l'air enfile une combinaison de cuir : aucune pudeur ces Teutones ! La tourmente cesse entre Labuerda et Ainsa. Le pire pour moi, pour Patrick aussi, je préjuge, est qu'après la pluie, pas le beau temps mais la déveine, c'est-à-dire le nettoyage de nos bécanes !

Après une douche revigorante et un verre au comptoir, mon Inopiné Nouveau Président me propose une virée, non à bicyclette mais en voiture vers la retenue de Médiano. Ce lac artificiel issu du Rio Cinca (515 m) couvre à « marée haute » 17 km² (deux fois et demie plus que le Salagou) et est situé dans une région calcaire, donc tourmentée avec la chaîne des Pyrénées en arrière-plan. Sa mise en eaux a englouti quatre villages dont ne subsistent de nos jours que la pittoresque église de Médiano et quelques pans de murs lorsque le niveau est bas ou seulement le toit du clocher en haute saison. Voilà un beau décor de cinéma, propice à un Western. Nous nous baladons jusqu'au barrage qui surplombe une étroite faille encaissée où la rivière s'écoule jusqu'à un second réservoir. Nos Bravettes s'y sont promenées avec bonheur cet après-midi après une randonnée à Morillo de Tou et à Cerro de Coton.

Nous dînons à nouveau au Dos Rios qui nous avait bien plu avant-hier, mais ce soir, le chef n'est pas dans son assiette et sert à notre Pat... raque, d'abord une viande suspecte et ensuite une seconde trop cuite. Il ne pourra même pas se consoler en dégustant un Limoncello frais, le liquoriste est fatigué aujourd'hui, c'est l'Arlésienne ce digestif citronné !

Ainsa, vendredi 10 septembre (jour 06). 84 ou 90 km et 1 100 m de dénivelé.

Prélude à l'itinérance.

Dodo, notre Madame Météo penchée sur sa tablette, n'est pas très optimiste en ce samedi 11 septembre, anniversaire de triste mémoire, annonçant des averses sporadiques à 60 % vers 14 h 00 du côté de Rodellar et un temps mitigé pour la semaine prochaine. Comme ses prévisions ont souvent été bonnes, nous nous préparons au pire car les rincées de la veille prédites par la cousine ont été terribles.

Aujourd'hui, nous saluons Ainsa-Sobrabe, c'est le nom complet de cette prospère commune, pour une nomadisation autour de la Sierra de Guara en quatre étapes et six jours. Ce massif montagneux calcaire, au sud des Pyrénées, dont le point culminant est le Tozal de Guara (2 077 m), est le paradis de la marche, de l'escalade, du VTTAE et VVTAM (pour les bétotiens de la petite reine : vélo tout-terrain à assistance électrique et à assistance musculaire) et plus encore du canyoning en raison de

ses très nombreux barrancos, soixante-dix, ai-je lu, mais pas vraiment de la bicyclette conventionnelle dont nous n'avons pas beaucoup rencontré de pratiquants. Ce sera donc une singularité assez exaltante pour moi et je le souhaite pour mes amis.

Nous y étions venus une dizaine de jours en septembre 1986, à une époque, comme diraient les anciens que nous sommes devenus, où le néoprène n'avait pas envahi falaises, cascades, gours et rapides. Nous en avons conservé un souvenir émerveillé et j'ai encore des frissons glacés à l'évocation de la descente du Canyon du Rio Véro en maillot de bain et t-shirt, situation inimaginable à notre époque et à nos âges.

Sierra de Guara 1 (Ainsa à Rodellar).

Nous quittons le camping où nous laissons un véhicule que nous récupérerons dans une huitaine en nous rendant à Campo, il est 9 h 45, autant dire que si les prédictions de Dominique sont avérées, nous n'échapperons pas à la flotte car quatre bonnes heures seront nécessaires pour rallier Rodellar, voire plus si le profil est tourmenté et le spectacle plaisant, sans oublier le ravitaillement. À partir de Guaso, nous abordons un monde différent où la végétation est plus sèche, les cultures plus présentes et le relief, beaucoup moins élevé. À la sortie d'Eripol, nous attaquons notre première difficulté, le Collado de Eripol (860 m), au pourcentage sans commune mesure avec les sorties précédentes. Nous longeons les limites du parc national de la Sierra de Guara et y entrons à proximité d'Almazorre, les champs laissent place à une garrigue quasi méditerranéenne et le paysage s'anime avec plusieurs ponts enjambant de modestes canyons que l'on imagine plus profonds en amont ou en aval. Nous marquons une pause sur un belvédère au-dessus des gorges du déjà tumultueux Véro, l'une des célébrités du massif. L'environnement est très escarpé avec de multiples failles convergeant vers le Rio. C'est de là, que les amateurs de canyoning commencent leur course entre pierre et eau jusqu'à Alquézar. Le coin est superbe et nous y restons un moment pour délasser nos jambes fatiguées. Patrick a posé son sac près de la rambarde pour s'aventurer dans le dédale des rochers mais il l'oubliera. Je m'en rends compte au bout de deux ou trois kilomètres et l'avertis. Il repart en compagnie d'Yves pour le chercher mais il n'y est plus, un couple de touristes l'ayant ramassé pour soi-disant le remettre à la mairie de la plus proche localité (?) Par chance, ces derniers sont encore sur le parking où notre étourdi peut récupérer son bien contenant ses papiers et son portable : on souffle un bon coup, surtout le propriétaire ! La route est de plus en plus accidentée, franchissant sur des vieux ponts en pierre, les nombreux canyons, escaladant le Col de San Caprasio (810 m) à la dénivellation raisonnable. Jusqu'à la traversée du Rio Véro et de la jonction des A 2 205 et A 1 233, nous pédalons dans un cadre magnifique comme je les affectionne, mais éprouvant pour les moins aguerris d'entre nous.

J'ai cru percevoir de la bouche de notre Asticotant Nouveau Président qu'avec ses formations rocheuses, ses yeuses, ses buis ici en bonne santé, ses pins, ce territoire ressemblait fortement à ceux du Languedoc et plus particulièrement au Ravin des Arcs : a pris un coup de bambou, le chef ! Il ne manque jamais une occasion de me faire bisquer. Bien sûr, ces contrées n'ont pas le côté grandiose des vallées aragonaises, mais la Sierra possède de nombreux atouts inégalables tels le Mascun, le Véro, Vadiello ou les Mallos de Riglos, quoique ces dernières soient à l'écart vers la Sierra de Loarre.

Nous déjeunons à l'auberge La Olla au cœur de Colungo où nous est servie une cuisine locale de bonne qualité avec vin à volonté dont nous n'abusons pas et une liqueur à discrétion pour pousser le

café. Pourtant en manque, notre jeunot, refuse de tester la boisson anisée, spécialité de la maison : n'aime que le 51 notre loustic, aussi chauvin qu'un Bourguignon comparant, si cela était concevable, un vin, même très coté, du Languedoc avec un cru de Gevrey-Chambertin ou de Meursault !

Les A 1 209 puis A 1 230 reliant Colungo à Bierge via Adahuesca et Alberuela de la Liena sont très bosselées, se terminant par un long plat. Notre Exténué Nouveau Président a lâché prise dans les ultimes lacets du Barranco del Pozallon et ce n'est pas sur le long faux plat en la ligne droite vers Bierge qu'il comblera son retard. Nous stoppons donc au carrefour, du moins à une cinquantaine de mètres en direction de Rodellar mais l'ami cazilhacois a disparu des radars. Nous fonçons jusqu'à l'endroit où nous l'avons lâché (2 à 3 km), pensant qu'il aurait pu être victime d'un incident technique ou même d'avoir culbuté dans un fossé, mais rien. Où est-il passé ? Pas moyen de lui bigophoner puisque son téléphone a rendu l'âme sous la tornade, vendredi dernier. Parfois étourdi, comme Patrick ce matin, il a peut-être oublié sa sacoche, son casque ou sa tête au restau et y est retourné. Nous n'avons d'autre choix que de continuer jusqu'à Rodellar. La route en bon état monte imperceptiblement, à tel point qu'il me semble parfois descendre (j'ai dû choper, moi aussi, une surnoise insolation). Nous franchissons le Col de la Sierra de Rufas, plus marqué sur son versant nord, dans un décor majestueux et pénétrons à Rodellar vers 15 h 58, sans recevoir la moindre goutte, Dodo devra changer d'opérateur météo ! Yves est reparti vers Las Almunias où il a rejoint notre baroudeur errant. Celui-ci est fort mécontent et le fait savoir. En réalité, il est passé au carrefour où nous étions sans que ni lui, ni nous se voit et à filer tout droit jusqu'à Bastaras avant de se rendre compte de sa méprise soit une douzaine de kilomètres dans chaque sens. Torts presque partagés, nous aurions dû nous planter au croisement mais de son côté, il disposait de la carte avec le tracé, savait que nous allions à Rodellar indiquée sur un panneau à la bifurcation, de plus, jamais nous ne serions restés aussi longtemps sans attendre un musard. Morale de l'histoire : il est impératif de se regrouper dès qu'il y a un doute ou un changement de direction et ensuite, il faut disposer, sitôt descendus de bicyclette, d'un « rafraîchissement » non effervescent si possible pour remettre les idées en place et calmer les esprits chagrins !

Le camping du Mascun où nous séjournons pour deux nuits est agréable, peuplé majoritairement de jeunes. Nous occupons trois chalets très exigus, d'ailleurs appelés Cabanas ici, non favorables à la fantaisie mais à nos âges et après tant d'efforts !!!!!

Les Bravettes ont suivi le même itinéraire que nous faisant pauses contemplations et poses photos tout au long de la journée, ont réglé les formalités d'accueil puis s'en sont allées battre le pavé dans ce minuscule village restauré avec goût et sans doute beaucoup d'argent, car nous l'avions connu presque inhabité et partiellement en ruines.

Après nous être remis de nos émotions autour d'une Cagna (bière) ou d'un, peut-être deux, Kiroses, nous allons au restaurant repéré par les filles à deux pas de chez nous.

Demain sera un jour de repos, du moins sans vélo.

Rodellar, samedi 11 septembre (jour 07). 93 km et 1 600 m de dénivelé.

Sierra de Guara 2 (Rodellar/Mascun et Alquézar/Véro).

Nous disposons les tables sur la pelouse pour le petit-déjeuner, merci aux Filles de l'avoir institué car si les repas sont bons et copieux en Espagne, les breakfasts sont très légers, Laspaulès mis à part.

Notre Raisonné Nouveau Président, qui se contentait d'un café et d'une tartinette, ne laissera plus sa part pour pallier défaillance ou fringale.

Vers 9 h 57, chapeautés, crémés et bien chaussés, nous partons à la découverte du Barranco du Rio Mascun, impétueux torrent et affluent lointain de l'Ébre, principal fleuve hispanique. Il mesure 13 km et son lit sec en été s'insinue en totalité dans un canyon, il est considéré comme l'un des plus spectaculaires d'Europe drainant des milliers de touristes chaque année. Notre but n'est pas de le parcourir dans sa totalité, ni même sur la boucle de 6 ou 7 heures vers le hameau fantôme d'Otin en amont, mais seulement sur une partie de son cours pour avoir un aperçu de sa splendeur.

Vers 10 h 15, nous sommes au bord du plateau à la recherche du sentier d'accès repéré la veille par les Bravettes. Nous ne le dénichons pas rapidement et encore, celui sur lequel nous nous engageons est assez raide, c'est presque une trace de chèvres. Nous parvenons à atteindre le fond, vers un bief en eau qu'il faut traverser sur des pierres puis nous cheminons le long des berges, tantôt à droite, tantôt à gauche dans une ambiance Far-west. Les parois sont abruptes, percées de nombreuses anfractuosités et de grottes, les coteaux pentus sont couverts d'une végétation rabougrie, ponctuée de rochers et d'éboulis aux formes étranges. De nombreux randonneurs sillonnent le secteur, des grimpeurs s'apprêtent à escalader des voies équipées, d'autres se hissent sur le parcours acrobatique d'une via ferrata, d'autres encore, là-haut font le pendule sous la voûte d'une magnifique arche appelée El Delphin, tandis que dans le ciel planent les vautours attentifs à la moindre faiblesse humaine ! En amont, nous apercevons des pains de sucre et un monolithe élancé nommés la Cuca de Bellostas et la Cuidadella. Plus loin, un sentier muletier grimpe sur la rive gauche, il conduit à Otin. Nous nous promenons depuis plus de deux heures, décidons de faire demi-tour et de regagner le point de départ par un confortable chemin. D'après les instruments de mesure de Dodo et de Titite, nous aurions parcouru 8 à 9 km et flâner 3 heures. Revenus à nos cahutes, nous cassons la croûte rapidement car l'emploi du temps est chargé.

En début d'après-midi nous roulons vers Alquézar, distante d'une trentaine de kilomètres. Cette cité médiévale, classée dans les plus belles d'Espagne a été entièrement restaurée avec le respect de l'architecture locale attirant une multitude de touristes lambda comme nous aujourd'hui et des amoureux des activités liées à la nature à l'image du Mascun. Le canyon du Rio Véro est le plus prisé de la Sierra de Guara, très physique il ne compte pas de grand rappel comme d'autres barrancos du coin mais une succession de chaos plus ou moins noyés en fonction des crues qu'il est nécessaire de franchir en apnée.

Après nous être garés et avoir réglé le droit d'entrée destiné à l'entretien du site, nous démarrons, d'abord sur une calade, ensuite sur un sentier de terre souvent raide avec des planchers et des ponceaux en bois pour franchir crevasses et fossés, la flore est dense et le fond de l'air humide. Après 150 mètres de descente (encore du dénivelé) nous approchons du rio, qui dans ce secteur coule paisiblement entre deux hautes falaises de calcaire, bien sûr, ce qui explique ses formes, ses cavernes et cet énorme porche sur la rive opposée. Ensuite, nous remontons pour accéder aux fameuses passerelles métalliques accrochées à la paroi une dizaine de mètres au-dessus de la rivière. Cette hauteur serait « limite » pour les personnes sujettes au vertige, d'autant plus que le cheminement est en résille laissant voir le vide. Nos deux grimpeurs ailés ne font pas la course en tête dans une telle situation : on ne peut pas être le meilleur partout ! Outre notre groupe, plusieurs personnes profitent de ce site hors du commun dont un jeune couple avec un chien qui ne semble pas apprécier de trotter sur ces plaques et qui s'est réfugié sur un talus entre l'à-pic et la plate-forme où ses maîtres l'appellent en vain lui proposant en guise de susucré, des chips d'une voix à un accent hispano-risible : Brououou....no, Brououou... no (seules ceux qui ont vécu cette scène pourront sourire) ! C'est un peu comme tendre à Titi une chope de bière ou une canette de coca-cola pour

qu'il avance plus vite dans une ascension ! Une large échancrure marque la fin de la balade aérienne et la remontée sur une belle sente et sous un soleil ardent vers Alquézar. Nous reprenons nos véhicules et regagnons nos quartiers via Bierge où notre Désolé Nouveau Président constate qu'il existe bien un panneau indiquant Rodellar à main gauche.

Après une tournée de Kirose, nous allons dîner dans le village, près de l'endroit où nous avons accédé au canyon. L'établissement est une ancienne demeure cossue restaurée avec talent, il s'appelle le Refuge de Kalandraka. L'ambiance est branchée, la cuisine bonne, les prix plus élevés mais acceptables et le serveur franchement désagréable avec notre interprète.

Un petit verre de Limoncello avant de se mettre au lit, demain nous attend la plus longue étape de notre circuit : 125 à 165 km selon les options choisies.

Rodellar, dimanche 12 septembre (jour 08).

Sierra de Guara 3 (Rodellar à Murillo de Gallego).

Nous prenons des forces en vue de l'épreuve qui nous attend aujourd'hui. Outre la pluie annoncée dans l'après-midi par Dominique et la distance, nous avons un premier col à gravir à la sortie de Las Almunias, mais ce dernier, au demeurant fort joli, ne présente pas la difficulté imaginée à l'aller et nous le franchissons pratiquement ensemble, chose rare. Ensuite, le terrain descend régulièrement jusqu'à la jonction de Bierge sous le panneau signalant Rodellar, on remue le couteau dans la plaie ! Notre Avisé Nouveau Président prend les affaires en main car jusqu'à Bastaras, pas un virage, pas un trou, pas une bosse, pas un brin d'herbe n'a de secret pour lui, il est venu en éclaireur dans les deux sens avant-hier, comme quoi se fourvoyer a de bons côtés. Nous court-circuitons la maison des vautours de Santa Cilia, les filles nous raconteront ! Après Aguas, nous nous éloignons du parc et abordons une zone moins captivante et plus civilisée. Vers Loporzano, nous shuntons le pourtant fantastique site du lac de Vadiello (28 km aller et retour) et plus loin celui du Rio Flumen (10 à 12 km) pour rejoindre la N 240 qui supportent un important trafic. Nous contournons non sans mal Huesca, capitale provinciale, pour tomber sur l'A 132. J'avais pensé m'enfoncer au nord vers la Sierra de Gratal pour éviter les 26 km de lignes droites et pratiquement plates jusqu'à Ayerbe, le temps menaçant nous forçant à choisir cette variante directe. Yves qui n'apprécie pas l'eau, ce qui se conçoit chez un Bourguignon, a pris les commandes imprimant un rythme très rapide que Patrick et notre Prompt Nouveau Président ne peuvent pas soutenir. Nous nous arrêtons sur le bord de la chaussée pour qu'ils reviennent sur nous, ce qu'ils font rapidement mais surtout brutalement car Patrick vient percuter Laurent et cabriole sur le macadam. Bilan pour l'auteur du télescopage : un guidon amoché, des douleurs et un choc sur la fesse gauche cette fois-ci, pas de jaloux côté fessier pour notre Laroquois ; bilan pour le carambolé : une grande frayeur, un spectaculaire gadin et des égratignures sans gravité.

Revenus de nos émotions, nous continuons jusqu'à Ayerbe alors que les premières gouttes tombent sur la campagne. Les Bravettes attablées à la terrasse d'un café nous applaudissent chaleureusement mais une averse violente s'abat sur la ville. Elles se réfugient à l'intérieur ou dans leur voiture et nous, nous accélérons la cadence. À 13 h 00, la pluie cesse et nous entrons dans Murillo de Gallego. Yves décide de pousser jusqu'à Riglos, petit village coincé au pied des hautes murailles de Mallos, 20 km de plus au compteur. En finalité, cette étape sera beaucoup plus courte que prévu.

Notre hébergement du jour se nomme Armalygal, il s'agit d'un camping situé à deux pas du Rio Gallego et face aux fameux rochers que le temps grisâtre ne met pas en valeur, nous y avons réservé de coquets bungalows en dur. Nous partons en quête d'un restaurant car celui d'ici est fermé les lundis et mardis, tout comme les autres dans le village excepté un self dans une compagnie de rafting. Nous y mangeons une pizza sortie du congélateur puis du four à micro-ondes : pas très ragoûtant mais mieux que rien. Patrick qui a recouvré du mordant nous demande si nous souhaitons profiter de la journée de repos, annoncée maussade, pour tester le rafting. Tout le monde est d'accord. Excepté Titi, ce sera une première.

Nous regagnons nos maisonnettes en même temps que les Bravettes. Elles ont emprunté un itinéraire similaire au nôtre mais ont fait le crochet à Santa Cilia. Malheureusement, le Centre d'interprétation, logé dans le clocher de l'église, est fermé le lundi ainsi que l'aire de nourrissage des oiseaux mais il y a tout de même plusieurs volatiles dans le secteur, des vautours fauves mais pas de gypaète barbu, pas de percnoptère. Pour le lac de Vadiello, elles ont suivi notre exemple. Dommage !

Un paragraphe sans prétention pour vous inciter à découvrir le royaume des rapaces nécrophages dont on a à plusieurs reprises parlé dans la première moitié de ce périple. Il existe deux familles, les « cathartidae » groupant 7 espèces présentes en Amérique et les « accipitridae » en groupant 15, résidant sur notre vieux Monde. L'Espagne, principal refuge européen de ces grands oiseaux, notamment dans les Pyrénées, en compte 3 : le plus répandu, le vautour fauve (*Gyps fulvus*) a une taille de 110 cm, une envergure de 240 à 280 cm, un poids de 8 à 11 kg. Il y en aurait 25 000 couples. Le vautour percnoptère (*Neophron percnopterus*), vénéré des Pharaons d'Égypte affiche des mensurations plus modestes : hauteur 70, envergure 145 à 175, poids 1 600 à 2 200 gr, en voie de disparition, il resterait 1 500 couples. Le plus rare, le plus grand du trio et le plus étonnant pour son régime alimentaire basé sur les os et la moelle qu'ils contiennent, le gypaète barbu (*Gypaetus barbatus*) mesure 115 cm de pied en cape, presque 300 de largeur et ne pèse que 5 à 7 kg faisant de lui le plus gracieux des voltigeurs, les ornithologues n'auraient dénombré que 150 couples. Le géant de la communauté des bouffeurs de bidoche pourrie est le condor des Andes (130 cm – 260/320 cm - 9 décembre kg), il n'est dépassé que par l'albatros hurleur dont l'envergure peut atteindre 3m50. Le 6 août 2016, lors d'une sortie « Vélo découverte » dans les Grands Causses, les plus attentionnés des participants avaient eu l'opportunité d'observer une colonie de charognards tournoyant dix à quinze mètres au-dessus du Col de Pierre Plantée près de Trèves et pour les très attentifs, un gypaète en quête d'un vieux fémur à chaparder chez le plus mort d'entre nous : Claude, Celse, Alexandro, Jean-Philippe ou Titi ? Pour conclure, je dirais que comme certains ont un joueur de « fout » préféré, un acteur préféré, un chanteur préféré, une boisson anisée préférée et que sais-je encore, moi, j'ai un piaf préféré, ce phénoménal planeur rencontré de nombreuses fois dans les hautes montagnes d'Afrique du Sud et plus encore d'Éthiopie.

Pendant que certains se prélassent dans la piscine, que d'autres pansent leurs plaies et diagnostiquent les dégâts matériels, les Filles montent jusqu'au belvédère de Murillo où la vue serait superbe si le soleil éclairait les montagnes. Je les accompagne, avec pour mission, de veiller à ce qu'elles ne magasinent pas trop, heureusement toutes les boutiques ont baissé le rideau. Y en avait-il au juste dans ce modeste bourg ?

Après avoir méticuleusement décroûté mes chaussures, je m'assieds précautionneusement dans la voiture de Laurent et nous allons à Ayerbe, distante d'une dizaine de km, nous approvisionner pour les casse-croûte et les amuse-gueule des repas prochains. Nous prenons l'apéritif sur la terrasse de nos amis « Fontaine-couverte » qui nous ont aimablement invités. Ce patronyme est celui d'un village de la Mayenne, rarement usité en France il est courant en Espagne sous le vocable

Fontcuberta, d'où notre « collègue » tire ses racines. Nous retournons à Ayerbe pour dîner au restaurant El Ricon : pas mal !

Murillo de Gallego, lundi 13 septembre (jour 09). 107 km et 1 200 m de dénivélé.

Sierra de Guara 4 (Rio Gallego et Château de Loarre).

Le ciel est chargé et les reliefs sont dans la brume, la température n'est pas très élevée, une légère bruine tombe sur la région : Dodo ne serait-elle pas un oiseau de mauvais augure ? On s'en balance un peu car Barbichette, le responsable du centre, nous a affirmé que la pratique du rafting était idéale par temps de pluie : un plaisantin, el Senor !

Nous avons rendez-vous à 10 h 00 pour l'équipement (combinaison renforcée en néoprène, chaussures, casque et gilet de sauvetage) et pour rencontrer notre chef de bord, celui sur qui reposent nos vies. Son prénom est Alphonso et son aspect très sympathique. Nous n'aurons pas de traducteur à bord, Patrick ayant renoncé à grand regret en raison de douleurs persistantes et multiples. Nous nous équipons avec plus ou moins de dextérité et en ce qui me concerne, je suis dans la deuxième catégorie car j'ai la sensation que mon vêtement a un long passé de tiraillements dans tous les sens, les jambes sont aussi larges que les manches, j'y introduis d'ailleurs un pied : pas très fort pour un ancien plongeur qui a enfilé des centaines de fois un tel carcan ! Lorsque tout le monde est prêt et je ne suis pas à la traîne malgré mes déboires, nous filons vers l'embarcadère établi sur la rive droite du Gallego, huit kilomètres en amont de la Playa del Rio. Alphonso avec l'aide de Patrick, nous briefe sur le déroulement de la navigation, ensuite, nous communiquerons dans la langue de Shakespeare en raison de l'ignorance réciproque de nos langages maternels, je serai le traducteur, malgré mon « franglais » sibyllin. Nous glissons le raft près de la berge et sautons dans le bouillon pour nous familiariser avec sa température frisquette puis embarquons : c'est parti, enfin presque puisque nous attendons d'autres canots pour naviguer de concert. Leurs équipages sont en moyenne de huit matelots, filles et garçons, beaucoup plus jeunes que nous. El Monitor sera le gouvernail et nous le moteur, de petite cylindrée à quatre CV ! La rivière sur laquelle nous allons voguer s'appelle Gallego, elle est l'un des principaux affluents de l'Èbre, elle prend sa source à 2 200 mètres d'altitude près du Col du Pourtalet et mesure 215 km. Nous allons parcourir l'un de ses plus beaux tronçons dans des gorges et surtout au pied des Mallos de Riglos.

Un mot de ces fantastiques pains de sucre aussi appelés cigares où nous aurions dû randonner si le temps avait été clément. Ils sont composés d'un conglomérat de galets de toutes tailles cimenté par du gravier et du sable de teinte rougeâtre. Les plus hautes parois, parfaitement verticales atteignent la hauteur, respectable de 300 mètres, elles sont le paradis des varappeurs et le royaume des rapaces.

Revenons à notre aventure aquatique : elle démarre un peu avant 11 h 00 sur un parcours de 10 kilomètres composé de biefs tranquilles, surtout vers la fin, de portions plus dynamiques sans obstacles notoires, de rapides parsemés de rochers comme sur l'Hérault entre Ganges et Issensac, mais aussi de quatre rapides de niveau III et IV encombrés d'énormes blocs où l'adresse du barreur est primordiale. Je ne me verrai pas en canoë dans de tels déferlements, Yves, oui, semble-t-il ? L'épreuve de sauvetage est mémorable. Elle commence par une bascule arrière dans un courant modéré, puis à une dérive en position de sécurité, c'est-à-dire couchée sur le dos et pieds en avant.

Ce malicieux Alphonso ménage ses ouailles, les sachant d'un âge certain, à l'inverse des autres bateaux qui dégagent leurs équipages dans un flot turbulent. Nous porterons d'ailleurs secours à une jeune fille en quasi-détresse. Suit l'exercice de récupération d'un équipier éjecté dont je suis le cobaye, le capitaine n'a pas choisi le moins volumineux ! Le naufragé s'accroche aux cordages du boudin et ses compagnons doivent le hisser en le tirant par les bras puis le haut du corps afin qu'il retombe sur le plancher comme une grosse m..., en ce qui me concerne. On m'a certainement alpagué avec trop d'empressement car ma combinaison ne résiste pas à l'intensité de l'action et se déchire au niveau du croupion. Aujourd'hui encore, j'entends les sarcasmes de mes sauveteurs, surtout du côté de Saint-Hippolyte-du-Fort !

Après cette belle expérience, nous retournons au camping où après un rafraîchissement, nous déjeunons avec nos Bravettes qui sont allées se balader vers le village de Riglos pour voir de plus près ce cadre de rêve, mais la pluie a abrégé leur marche.

La randonnée étant exclue, nous décidons, le grand Manitou du CC Ganges, Yves, Laurent et moi, de visiter le château abbaye de Loarre, la plus importante forteresse du Haut-Aragon datant du XI et du XIIe siècle. Situé sur le versant sud de la Sierra de Loarre couronnant un éperon rocheux à 1 070 m d'altitude, il domine un vallonnement harmonieux et une plaine infinie. Le cadre est de toute beauté. Nous flânons une paire d'heures dans les coursives, la salle d'armes, la chapelle, la crypte, les oubliettes, au pied du donjon, sur les remparts et ailleurs. Cette bâtisse, parfaitement conservée, est fascinante, il ne manque qu'un rayon de soleil, des gardes en armure et une sœur Anne en haut de la tour. Nous devions y venir hier mais les intempéries nous ont privés de son superbe panorama et d'un sévère rampaillou de 3,5 km et 320 m de dénivellation = + de 9 %.

À Ayerbe, tous les restaurants sont fermés, la ville est déserte, il ne nous reste que l'option courses au supermarché pour calmer nos appétits. Nous sommes invités à ripailler dans le salon de Suzy et Patrick, puisqu'ils ne sont que deux dans leur maisonnette. Comme chaque fois, la soirée est émaillée de franches parties de rigolade et d'une dernière et malheureuse dose de Limocello frappé.

Murillo de Gallego, mardi 14 septembre (jour 10).

Sierra de Guara 5 (Murillo de Gallego à Arguis).

Aujourd'hui, courte étape de transition pour retourner dans la Sierra de Guara que nous avons laissé derrière nous aux portes de Huesca. Nous ne sommes donc pas trop pressés d'autant plus que le temps est encore perturbé mais l'on sent que le soleil n'est pas loin. La marche dans les Mallos ne serait pas raisonnable, les filles et Patrick, qui a dû déclarer forfait à cause de son guidon endommagé, optent donc pour la forteresse médiévale.

De notre côté, nous filons sur la A 132 qui s'engouffre dans une profonde faille en contre-haut des gorges où nous avons réalisé nos exploits nautiques, hier. Nous tournons à droite juste avant un court tunnel suivi d'une passerelle métallique rouillée pour suivre la rive sud du barrage de la Pena jusqu'au village du même nom puis du pont qui enjambe le Rio Gallego. Pendant 25 km dans la vallée du Rio Garonna à travers la Sierra de Loarre, nous pédalons sur une étroite, sinueuse et mauvaise voie mais dans un paysage sauvage et beau avec seulement deux hameaux, Rasal et Bentué de Rasal, de nombreuses côtes plus ou moins difficiles et le col de Barza (1 124 m) s'y succèdent. Les dix-huit

derniers kilomètres sont figurés sur la carte comme non entretenus, le cartographe nous avait prévenus car le revêtement est épouvantable, ce qui me vaut une réprobation silencieuse. Mis à part deux vététistes français croisés en traversant le Rio Gallego, nous ne verrons que trois ou quatre véhicules : j'apprécie une telle situation. Nous entrons à Arguis vers 13 h 00, tous les restaurants sont fermés sauf un bar vétuste appelé La Foz Merendero qui ne sert rien à manger, seulement à boire. Les Bravettes et leur nouveau mentor nous y rejoignent peu après. Le patron nous autorise à pique-niquer sur les tables à condition de les nettoyer. L'hôtel El Capricho est plus bas à proximité du barrage d'Arguis. Je crois qu'il est ouvert uniquement pour nous car Patrick doit appeler le propriétaire. L'établissement est impeccable, restauré dernièrement, les chambres sont vastes, coquettes et confortables, par contre le chef cuisinier est en vacances, nous en trouverons un à Nueno, 6 km au sud par la nouvelle autoroute A 23.

Nous déposons nos bagages et remisons nos vélos dans un local à rez-de-chaussée puis nous allons nous balader sur les berges du lac. La vallée coincée entre les Sierras de Javierre et de Gratal est superbe et nous rappelle la morphologie du parc de la Sierra de Guara toute proche.

Vers 20 h 00, nous empruntons la voie rapide qui traverse les gorges du Rio Isabena, l'ancienne nationale qui serpente elle aussi le long de la rivière apparaît plus pittoresque. Nous avons réservé une table dans une auberge remise à neuf, le patron est pressé et nous présente un tas de choses à manger, ça tombe bien car nous sommes affamés, de plus nous pouvons enfin déguster de la sangria. Nous en avalons deux brocs, peut-être trois en mangeant les plats proposés, très copieux, voire trop. Le prix est à l'avenant surtout la boisson pourtant assez quelconque ! L'église San Martin, d'influence arabe trône sur la place centrale et son clocher illuminé surplombe les toits en tuile du village, l'image (pieuse) est charmante, y compris pour un incroyant. Vers 22 h 30, nous sommes de retour dans nos pénates où nous ne voyons ni le patron, ni son assistante ni même un veilleur : la maison est à nous. La confiance règne !

Arguis, mercredi 15 septembre (jour 11). 44 km et 900 mètres de dénivelé.

Sierra de Guara 6 – Arguis à Ainsa et Campo.

Ne sachant pas si un petit-déjeuner sera servi à l'hôtel, nous décanillons le ventre vide, je déteste ça ! Les autres auront le leur préparé par la fille du taulier. La météo prévoit un temps correct ce matin mais des précipitations en début d'après-midi sur les reliefs. Nous n'irons pas au-delà d'Ainsa car les 30 km la séparant de Campo ne nous ont pas laissé un bon souvenir manquant cruellement d'intérêt, de plus fort pentus. En quittant El Capricho à 8 h 00, nous pensons être à destination vers 13 h 00, y retrouver le reste de l'équipe pour charger les vélos et migrer vers notre dernière escale.

Cette étape devrait être la plus tranquille de notre séjour, pas au niveau du relief qui nous réserve toujours de belles surprises mais à celui de la prolifération du genre humain motorisé ou non puisque nous allons vagabonder dans la frange nord du parc pratiquement oubliée du touriste, du marcheur et même de l'amoureux des gorges profondes.

À la sortie ouest d'Arguis (1 050 m), nous entamons une longue montée sur la N 330a, maintenant désaffectée car remplacée par une récente voie express, dans un joli paysage à la végétation rase. Au sommet (1 240 m), un panneau indiquant « impasse » suivi d'un tunnel condamné inquiète les éclaireurs qui redescendent m'en informer. Ils n'ont pas repéré la petite route qui sur la droite bascule dans un bois touffu vers la superbe vallée du Rio Barranquero. Nous abordons une longue

descente avec précaution car le revêtement est en mauvais état, parsemé de nids-de-poule et de bosses, jusqu'au pied du pittoresque hameau de Belsué, perché sur un éperon rocheux (1 005 m). Rehaussé par les rayons du soleil, il serait un sujet photographique de premier ordre. En trois ou quatre épingles nous parvenons sur les rives que nous longeons jusqu'au barrage de Santa Maria de Belsué puis en surplomb de plusieurs canyons pour arriver en une quinzaine de kilomètres au croisement de Nocito (976 m) où nous rattrapent le clan des Bravettes et leur chaperon. On se demande d'ailleurs qui chaperonne qui car notre Patou donne l'impression de se la couler douce ou de souffrir en silence. Ce sont les premiers signes de civilisation que nous rencontrons depuis ce matin avec une camionnette et trois VAE, l'ensemble à la même intersection.

Après la photo de famille et un encas revitalisant, on enchaîne par une montée, le Collado de Sierrahun (1 214 m) comprenant plusieurs tronçons pentus et un macadam pourri ; puis nous basculons dans une atmosphère quasi caussenarde vers le hameau de Lasosa construit en retrait de la circulation, le Rio Guarga et l'A 1 604 (796 m). Cette dernière qui chemine dans la vallée de la rivière ci-dessus nommée est tout aussi déserte car jusqu'à Laguarda (1 184 m) première localité en 14 km, nous ne verrons qu'une seule voiture.

La cité, ci-avant notée, ne recense qu'une quinzaine d'âmes dont un quidam méditatif, assis sur la place principale, yeux fixés vers la ligne bleue de la Sierra de Ainetto, mains tendues, paumes retournées vers le firmament mais poli puisqu'il nous salue en français sans même ciller. La Casa Rural logée dans une bâtisse du XVIIe siècle remarquablement restaurée est un lieu idéal pour boire un coup mais aussi pour déjeuner, personne n'est affamé ! Notre contemplateur est toujours dans la même position lorsque nous enjambons, sur la pointe des pieds, nos vélos, l'enclenchement de nos cales sur les pédales étant le seul bruit perceptible, mais nous a-t-il entendu ? Le point culminant du jour est le Puerto de Serrablo (1 291 m) mais sur le versant ouest l'ascension est une montagne russe relativement facile qui n'en finit pas d'ondoyer, longue de 4 000 ou 5 000 mètres. Du sommet, nous avons un panorama extraordinaire sur la région incluant la chaîne des Pyrénées qui ferment l'horizon au nord. Le col est beaucoup plus marqué sur cette face puisque sur le pont du Rio Ara, le GPS indique 602 mètres, presque 700 mètres en 18 km et le baromètre des précipitations importantes qui nous surprennent un peu avant la N 260 qui en 8 kilomètres nous ramènent à Ainsa. Il est 13 h 55 et nous avons fixé rendez-vous à nos amis à 14 h 00, ils se pointeront avec une heure de retard, juste assez de temps pour arrimer deux bicyclettes sur le porte-vélos, plus on s'en sert et plus on cafouille : né avec quatre pieds gauches, on peut comprendre la situation me concernant mais venant de notre Habile Nouveau Président, on pourrait se questionner ?

Nous roulons à vive allure vers Campo (686 m) sous des trombes d'eau, dans quel état serions-nous arrivés à destination avec 28 km et un col hors catégorie ? Alvaro, sur le pas-de-porte de l'hôtel Los Nogales, nous accueille avec bienveillance et nous indique nos chambres dont une suite royale pour je ne sais trop qui, peut-être notre Privilégié Nouveau Président, noblesse oblige ! Comme à Arguis, nous sommes les seuls clients.

Les pluies sporadiques nous condamnent à regarder la nature environnante au travers des vitres jusqu'à 20 h 30, heure du dîner. Il y a bien sûr des pâtes au menu mais pas à chaque plat comme j'avais cru le comprendre : ah, la barrière de la langue ! Le repas est de qualité, le vin à discrétion et la rigolade entre chaque bouchée ou gorgée, malgré la fin proche des vacances !

Campo, jeudi 16 septembre (jour 12). 87 km et 1 600 m de dénivel

Vallée de Bénasque.

Vers 8 h 30, nous descendons déjeuner : pas de pasta comme je le clamais mardi 8 mais une belle table dont un excellent jambon cru local. À 9 h 41, Patrick est toujours out et moi en mauvaise forme, mais comme c'est le dernier jour, je décide d'accompagner mes trois coéquipiers, d'autant plus que la Vallée de Bénasque est reconnue comme la plus belle des Pyrénées aragonaises. Au fond de moi, je pense que c'est l'étape de trop !

La température ne dépasse pas les 12°, l'air est humide et le ciel chargé de nuages gris et blancs, des lambeaux de brouillard masquent les hauts sommets environnants lorsque nous quittons l'hôtel sur la N 260. Elle s'insinue dans la profonde vallée du Rio Esera puis dans l'impressionnant Congosto de Ventamillo, malheureusement ou heureusement en circulation alternée à cause d'importants travaux. Je dis « heureusement » car les arrêts me permettent de reprendre un peu de nerf. À Castejon de Sos (897 m), nous filons plein nord, laissant sur notre droite la direction de Laspaulès. La A 139 s'élève imperceptiblement dans la Vallée de Bénasque jusqu'à la ville du même nom (1 140 m). Nous rencontrons les filles qui s'apprêtent à monter au remarquable village de Cerler, cerné par les hauts sommets de la divine Maladeta et à randonner dans un cadre champêtre vers de spectaculaires cascades simplement appelées Las Tres Cascadas. Les choses se corsent après les dernières maisons, un panneau, maintenant redouté, indique le sommet à 10 km et à 1 903 m par le chemin de La Besurta, moins angoissant si, à la fourche, on suit à gauche la A 139 jusqu'à son terminus (1 790 m). Je crois ne jamais avoir tant souffert sur une selle, tant tourné les pédales en prononçant « Titite », jamais n'avoir autant de fois juré que le vélo n'est plus de mon âge et que je devrais le pendre au clou ! Laurent d'abord resté dans mon sillage pour m'encourager, s'est éclipsé à ma demande pour rejoindre le Boss qui a une sacrée pêche et peut-être Yves, pour qui cette grimpe n'est qu'une formalité puis il est redescendu à ma rencontre pour me conforter dans les ultimes kilomètres, m'informant qu'Amandine l'a appelé pour lui demander de veiller sur moi. À la fourche, la branche droite plonge vers Llanos del Hospital avant de remonter vers le pied du Plan d'Estan à plus de 1 900 mètres. Mes amis ont heureusement opté pour la version la plus évidente, mais aussi la moins dure, de cette longue montée, contrairement au tracé initial. Je ne vais pas m'en plaindre d'autant plus que l'environnement est grandiose avec à droite le point culminant des Pyrénées, le Pic d'Aneto (3 408 m) et sur sa droite le pittoresque Pico de la Maladeta (3 308 m) qui a donné son nom au parc national, ainsi qu'une succession de sommets autour des 3 000 mètres nous séparant de la France, distante de 4 ou 5 km à vol d'aigle.

Le retour est bien sûr plus aisé pour le poids lourd que je suis car j'ai gardé assez de ressources pour être vigilant, principalement sur les plaques gravillonnées. Vers 13 h 00, nous entrons en ville en quête d'un restaurant alors qu'un vent frais souffle sur la vallée, les coupe-vent ne sont pas de trop pour rentrer au bercail. Yves, qui n'en a pas assez, a décidé de découvrir l'option indiquée au programme qui monte à Erésué et Urmella : 18 km pour 500 m de dénivelé au lieu de 4 km sur l'A 139 descendante. Un peu fou, le cousin voire énervant !

Après la traversée plus tranquille du Congosto de Ventamillo et des gorges, nous arrivons à Campo où nous trouvons un Patrick en forme moyenne.

À 19 h 30, ni Kirose, ni Cagna, Alvaro a préparé l'apéritif composé de vin blanc et rosé, de saucisse sèche et de cubes de fromage, puis un repas de bonne qualité et bien arrosé, comme la veille.

Était-ce une bonne idée de se lancer dans les comptes après de telles agapes. Vers 23 h 00, après maints cafouillages dans les additions, soustractions, multiplications et divisions, nous convenons que non.

Campo, vendredi 17 septembre (jour 13). 95 km et 1 500 m de dénivelé.

Retour vers Mirepoix.

Ce matin, nous bouclons nos sacs, puis après le petit-déjeuner et le règlement de la douloureuse (environ 1 000 euros par personne hors dépenses personnelles et cagna), la nuit ayant été de bon conseil, nous décampons, l'esprit plein de souvenirs, les yeux d'images et les jambes de douleur.

Les paysages sont magnifiques tout au long des 200 km du voyage en Espagne mais le passage de la frontière andorrane nous réserve une cruelle désillusion. Nous franchissons un poste en entrant dans la Principauté, les douaniers dans leur guérite regardent les voitures comme les vaches le train : nous n'avons rien à déclarer sinon un reste de crème de cassis : 50 centilitres pour dix, pas de quoi être taxés ! La CG 1 suit la vallée encaissée de la rivière La Valira, des hauts-reliefs, on ne voit pas grand-chose car les larges trottoirs sont bordés de barres d'immeubles interminables à l'architecture désuète, sans goût ni ordonnancement, j'ai rarement vu une urbanisation aussi laide. Enfin bref, on n'est pas venu pour étudier l'habitat montagnard, rarement harmonieux mais pour enfin acheter du Pastis, un litre et demi par personne, pas plus sinon gare lors de la sortie. Vers Canillo, on s'extirpe de ce capharnaüm pour renouer avec un peu de nature quoique les nombreuses remontées mécaniques qui balafrent les flancs herbeux ne soient pas du meilleur goût. Après le Port d'Envalira (2 409 m), plus haut col des Pyrénées, nous tombons de Charybde en Scylla : l'un des plus grands supermarchés de la péninsule, la cité des marchands du temple du Pas-de-la-Case où se pressent addicts au tabac, aux boissons anisées, aux alcools divers, aux pacotilles en tous genres, voire au bidon de lessive. Tout le monde y va de son carton d'emptettes, nous y compris. « J'y crois pas » comme diraient certains jeunes !

Les fonctionnaires français, qu'on annonçait pointilleux sur les produits détaxés et le contrôle sanitaire ont la même apathie que leurs collègues andorrans laissant l'interminable file de bagnoles défiler avec leur plein d'achats et de réservoir (1,06 € le litre). Jusqu'à Foix, la circulation est intense, surtout en sens inverse. Au-delà, nous nous éloignons de la montagne et jusqu'à Mirepoix, le trafic est tranquille. L'hôtel des Minotiers où nous avons réservé nos chambres est un bel établissement comportant un grand parking, un garage à vélos, un bar fourni et une table réputée !

Il n'est pas facile de circuler dans cette prospère bourgade car la fête votive bat son plein et le centre est quasi inaccessible en voiture. Nous dénichons, non sans peine, la maison d'Ève et Thierry, dit Titi, lui aussi. Ils ont organisé un apéritif dînatoire dans leur vaste sous-sol, le temps étant incertain pour profiter de la pelouse. Hormis Yolande, Dominique et Yves, tout le monde est déjà venu ici lors des manifestations communes à nos deux clubs, qui, je le rappelle sont jumelés sous la présidence précédente de Patrick.

Amuse-gueule, pizzas, charcuterie, grillades, fromages variés, fruits et tarte aux pommes sont au menu avec comme il se doit du Pastis, de la bière, du blanc cassis et des vins des trois couleurs, le

tout suivi de café et de bouteilles sorties de derrière les fagots aux pourcentages eux aussi très élevés. La soirée est très animée et chaleureuse car nous sommes très contents de nous revoir. Outre notre team et nos hôtes sont présents une vingtaine de membres du CC de Mirepoix dont son président, son prédécesseur et son épouse, le frelot d'Ève, Isabelle et son frère, tous deux non-voyants et d'une rare gentillesse etc.

Nous prenons congé vers minuit car demain nous devrions en découdre à travers les vallonnements verdoyants de l'Ariège et de l'Aude sur un parcours de 70 km pour les petites pointures et 85 pour les ténors. Yves sera le chevalier servant d'Isabelle sur le tandem en remplacement d'Ève qui pourra ainsi se mesurer avec les cadors. Cela lui fera un peu de mise en jambes en vue de sa participation au délirant Paris-Brest-Paris (1 200 km et 10 000 m de dénivelé) en duo avec son copain Christophe que nous avons rencontré sur les routes de Bourgogne du côté de Meursault en 2 020. J'ai cru comprendre que la moyenne envisagée dépasserait les 25/26 km/h : même pas en rêve pour reprendre une expression familière que je n'apprécie pas particulièrement !

Mirepoix, samedi 18 septembre (jour 14).

Le sommeil a été de qualité et même s'il subsiste de vieilles douleurs, nous sommes prêts à pédaler avec nos « collègues », terme employé en Occitanie pour désigner des amis ou des connaissances, il me surprend toujours. Le petit-déjeuner au buffet est varié, délicieux et copieux, bizarrement pas plus cher qu'en Espagne.

Tous les participants sont exacts au rendez-vous de 8 h 30 dans la cour de notre hôtel y compris Yves qui est allé chercher Isabelle chez elle. Pour s'adapter aux pédales, il a dû emprunter une paire de chaussures à Ève : il a de petits pieds, le cousin, tout est bon chez lui pour limiter le poids !

C'est en peloton groupé que nous sortons de la ville par une départementale importante où la circulation n'est pas encore chargée. Les premiers kilomètres sont plats, à peine ondulés, voilà qui nous change des jours précédents. Nous roulons à vive allure, autour de 30 dans le sillage du tandem masculin monté par le frère d'Isabelle et Didier, celui d'Ève, ce qui est trop pour mes cuisses fatiguées, mais je m'abrite dans les roues et serre les dents. Nous pénétrons ensuite dans le département de l'Aude, nettement plus accidenté, sans présenter de pourcentages élevés, les montées et descentes successives mettent à rude épreuve quelques-uns d'entre nous comme le duo Moretti, notre Besogneux Nouveau Président et votre scribouillard. Yves et sa protégée sont souvent aux avant-postes malgré une roue avant assistée peu performante. La douce Isabelle en bave mais semble apprécier l'ardeur de son inopiné partenaire. Au carrefour de la D 119, le groupe se scinde en deux, le tandem mixte et les deux Titi d'un côté pour le circuit court, les autres pour le plus long qu'ils écourteront.

La balade est suivie du repas annuel du CC Mirepoix. Nous sommes une bonne quarantaine autour des tables du petit Bar-Restaurant « Le Rumat ». Le menu est à la fois riche, copieux et délicat, les serveuses performantes et le patron sympathique.

Il est maintenant temps de s'esquiver pour rentrer en Cévennes. Nous saluons nos chaleureux amis avec la promesse de se revoir la saison prochaine.

Mirepoix, dimanche 19 septembre (jour 15). 69 ou 80 km et 800 m de dénivelé.

Épilogue.

Voilà, la boucle est bouclée, reste le bilan. Mon Exigeant Nouveau Président, d'un air goguenard, me déclare : « je t'accorde 1 sur 10 pour cette organisation » et constatant mon air pantois, rajoute « allez, 2 sur 20, pas plus ». C'est sa manière à lui de dire qu'il est satisfait de sa pérégrination hispanique, j'imagine ? Bien sûr, certains ont manqué de Pastis, d'autres faute de bourgogne aligoté, ont été obligés de mélanger du rosé dans leur crème de cassis, le Limocello s'est parfois fait désirer, nous avons été contraints de nous pelotonner dans les Cabanas de Rodellar, de subir les éléments déchaînés, de ramasser les pots cassés. La beauté était omniprésente avec un plus, à mon avis, pour les Gorges d'Anisclo, la Vallée de Bénasque, le Rio Mascun sur des routes souvent tranquilles, principalement dans la Sierra de Guara. Ajoutons pour finir, qu'une ambiance parfaite a régné dans toute l'équipe malgré quelques embardées et des parcours à forts pourcentages dont je suis par méconnaissance, responsable. Pour terminer, un grand merci aux Bravettes qui ont garanti le bon fonctionnement des transferts et l'assistance médicale, plus une mention spéciale à Suzy et à son Patoche pour avoir assuré le lien avec le monde hispanophone, nous évitant ainsi quelques déboires et peut-être des mélanges plus extravagants que le Kirose.

Mon vélo est nettoyé, ce qui est mon plus grand exploit, et pendu au clou en attendant des jours meilleurs, à moins que ?

Reste à prévoir la prochaine escapade, ailleurs qu'en Tasmanie, cette île lointaine n'ayant pas reçu beaucoup d'enthousiasme. Mais il y a tellement à découvrir en ce bas monde : la Crête, la Sicile, le Portugal, le Monténégro, la Croatie et chez nous, l'Alsace, la Bretagne, le Jura, le Morvan, le Périgord etc.

Le Bourguignon Bougon, au Méjanel, novembre 2 021